

L'ORIENT COMME *FATA MORGANA* DANS LES RELATIONS DE VOYAGE AUX PAYS ROUMAINS DE STANISLAS BELLANGER

Nicu Diaconiuc*

The Orient as a Fata Morgana in Stanislas Bellanger's Travel Accounts of the Romanian Principalities

Abstract: The journey from France to the Romanian principalities in the fourth decade of the 19th century was counted in the eyes of Westerners as a displacement from the center to the periphery of European culture. In this article, we will have a look at what resulted from the comparison of the image of an area grossly referred to as “the Orient” in the earlier stages of the journey, with the image that resulted after exploring it, while this strongly biased Orient turns out to be receding as the quest progresses. We observe how the main character, a young French scholar who departs with an ethnocentric vision and the idea that Vienna is at the gates of the civilized world, tries to gather proof about the Orientality of the lands and cultures which open up to him, but eventually realizes that only at his destination city, Bucharest, he can truly affirm that he has entered the Oriental world which had been luring him eastwards like a Fata Morgana.

Keywords: Orient, Balkans, bias, ethnocentrism, Orient, Romanian principalities.

Regrettablement méconnu, le Français Stanislas Bellanger (1814–1859) reste, pour les Roumains, l'auteur étranger de l'une des plus vastes œuvres dédiées aux Pays Roumains : il s'agit d'un total de plus de 1000 pages au long desquelles il parle de notre peuple, de notre histoire, habitudes et mœurs. En ce qui concerne l'étendue de cet ensemble de recueils, il n'a été dépassé jusqu'à présent que par son contemporain, Jean-Alexandre Vaillant, professeur au collège St. Sava et l'un

* Universitatea din București [University of Bucharest], Roumanie, ndiaconiuc@gmail.com

des plus marquants formateurs en culture française pour les représentants de la génération de 1848¹.

Critiqué par P. Eliade pour être « infiniment prolixe »² et qualifié par N. Iorga comme « pot-pourri s'étendant sur tous les rebords habituels de la dilution littéraire »³, l'une des premières caractéristiques de l'écriture de Bellanger que le lecteur peut observer dès qu'il ouvre l'une de ses volumes, est la fécondité. Rejetant l'affiliation à un mouvement littéraire, car, dans sa brève vie parsemée de voyages (qui ont signifié l'absence de la communauté littéraire parisienne), notre voyageur n'a pas eu le temps de s'insérer très profondément dans une certaine idéologie, ni de se laisser guider par une (seule) direction esthétique. S'il le faut, on songe à une certaine appartenance aux attitudes et idéaux romantiques, qui étaient synonymes de « sentimental », « exalté » ou « qui défend une cause avec passion »⁴, en même temps qu'à la tradition viatique de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, empreinte d'épique, d'historiettes et se présentant sous la forme d'un journal de voyage.

Tourangeau de provenance mais établi à Paris dès son adolescence, Bellanger s'affirme à partir de 1840 comme auteur de feuilletons dont la principale source d'inspiration fut son voyage de 1835–1836 en Orient. Les récits avec lesquels il tient les rubriques destinées aux lecteurs passionnés de voyages du *Siècle*⁵, du *Temps*⁶, de *La Démocratie pacifique*⁷ et même de la *Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*⁸ de Saint-Petersbourg pendant plusieurs

¹ Voir aussi notre article Nicu Diaconiuc, « Du stéréotype à l'interculturalité dans *Trois ans de promenades en Europe et en Asie* (1842) et *Le Kéroutza* (1846) de Stanislas Bellanger », in Sarga Moussa, Vanezia Pârlea (dir.), *Le voyage dans les Balkans. L'invention d'un espace de la frontière (XIX^e-XXI^e siècles)*, Grenoble, UGA Éditions, 2024, p. 41–60.

² Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, Éd. Ernest Leroux, 1898, p. 415.

³ « Acest pot-pourri întins peste toate marginile obișnuite ale diluării literare », trad. propre de Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călători [L'histoire des Roumains à travers les voyageurs]*, t. III, Bucarest, Ed. Casei Școalelor, 1929, p. 218.

⁴ Ce sont les définitions du mot selon le Trésor de la langue française informatisé, [http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?14;s=334282560;r=1;nat=;sol=5](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?14;s=334282560;r=1;nat=;sol=5;), consulté le 10 mars 2025.

⁵ Voir, par exemple, S. Bellanger, « Le passage des monts Krappacks », in *Le Siècle*, an 5, nos. 50–52, Paris, 20–22 févr. 1840.

⁶ Voir *infra*.

⁷ S. Bellanger, « Fragments d'un voyage en Moldo-Valachie, 1836–1837 », in *La Démocratie pacifique*, nos. 33–45, 14^e année, Paris, 2–14 août 1845.

⁸ S. Bellanger, « Le passage des Monts Krappacks », in *Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*, t. XXXIII, Saint-Petersbourg, F. Bellizard et C^{ie}, 1840, p. 637–654.

semaines entre la période 1840–1845 ont formé la base pour la publication de ses deux ouvrages : *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*⁹ et *Le Kéroutza*¹⁰.

Parti initialement pour Vienne en bon compagnon de son ami le docteur A*** dont il veut que l'identité reste secrète¹¹, le Tourangeau reçoit, arrivant dans la capitale de l'Empire autrichien, une lettre de son père qui lui demande de poursuivre son chemin jusqu'à Bucarest pour régler quelques affaires sur l'héritage de son oncle mort dans cette capitale. Comme il ne peut pas se soustraire à cette commission, Bellanger commence à se projeter une image de cet espace vers lequel il se dirigera. Jeune et encore ignorant sur l'histoire et la culture des Principautés, Stanislas laisse ses premières pensées porter sur l'administration et le cadre géographique de ces contrées, en précisant deux éléments : qu'il ira « en Turquie »¹² et qu'il devra franchir les « Krappacks, [...] là où elle [la neige] tombe presque incessamment, pendant la mauvaise saison ! »¹³.

Quelques pages plus tard, ce tableau hivernal se transformera – étant donné qu'il se trouve en fin de novembre – dans une véritable angoisse pour la traversée des montagnes, lorsqu'il se rend à Buda pour visiter un compatriote français moribond qui avait souffert des gels incroyables dans la traversée des Balkans :

Privé absolument de sang, de force, d'énergie, ni physique, ni morale, cet infortuné ressemblait plutôt à un squelette qu'à un être vivant. [...] De ma vie je n'oublierai ce cruel tableau ; j'en fus longtemps affecté ; il me revenait sans cesse à l'esprit. Et nous allions nous-mêmes traverser bientôt, non pas les Balkans, mais, ce qui revient au même, les Krappacks ! la perspective était rassurante¹⁴ !

Ses premières attentes de découvrir l'Orient tournent en fait autour de Vienne, sa destination initiale, capitale de l'Autriche, dont il souligne l'étymologie :

⁹ S. Bellanger, *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*, 2 tomes, Paris, Arthus Bertrand, 1842. Pour l'économie, nous allons appeler ce récit tout court *Trois ans de promenades* tout au long de notre article.

¹⁰ S. Bellanger, *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, 2 tomes, Paris, 1846, Librairie française et étrangère.

¹¹ Il s'agit de Jean Andrieux (1816–1871), qui fonda un établissement hydrothérapique à Brioude, en Auvergne, en 1847. Dans l'article « Voyages dans les Karpathes. Le saut du loup », in *L'Écho français*, an XVII, Paris, 18 sept. 1845, p. 1, qui est une variante de l'épisode du *Kéroutza*, Bellanger donne le nom complet du docteur, ce qui nous a éclairé sur ce personnage.

¹² S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 277.

¹³ *Idem*, p. 276.

¹⁴ *Idem*, p. 283.

« *Āsterreich*, c'est-à-dire, terre orientale »¹⁵. Mēme si cette destination particulière ne semble pas vraiment susciter une extase chez le voyageur, l'« Introduction » de son premier livre est assez claire en ce qui concerne les voyages lointains. Peu importe la destination, mieux vaut voyager que faire « exclusivement de cette grande ville l'alpha et l'oméga de [son] existence »¹⁶. Ainsi, Bellanger idéalise toute tentative de s'éloigner du foyer paternel, de la ville ou du pays d'origine, Vienne y compris.

Mais, quittant la France et au fur et à mesure qu'il avance vers l'Autriche, on voit cet enthousiasme se transformer dans une anti-idéalisation. Jugeant d'après les mauvaises expériences qu'il a dans les chambres d'hôtel en Allemagne, où les lits étaient de plus en plus mauvais à mesure qu'il se dirige vers l'Est, on entend échapper ce sombre scénario de la bouche du jeune voyageur lorsqu'il se trouve à Munich :

Vous devez vous rappeler que, lors de notre entrée en Allemagne, ne voyant dans les lits que des draps grands comme des serviettes, vous vous êtes vivement récréé. Chaque matin, disiez-vous, vous les trouviez sous vos reins tordus comme des câbles, et cela vous gênait : aujourd'hui que vous n'en trouvez aucun, ce qui ne vous offre plus le même inconvéniént, vous jetez feu et flammes. Que sera-ce donc si, à notre arrivée à Vienne, nous ne trouvons ni draps, ni édredons, ni lits, quels qu'ils soient ¹⁷ ?

Le narrateur substitue ainsi l'enthousiasme de sa prochaine incursion dans cette capitale rayonnante de la musique classique, véritable sanctuaire de la culture européenne, aux soucis plus terrestres tels les lits. En guise de compensation pour le long silence autour de l'arrivée à cette destination, Bellanger consacre quelques pages à cette ville, au moment de leur arrivée à Mariahilfe¹⁸.

Et c'est ainsi que, arrivé à Vienne, la *peripeteia* se déclenche, de sorte que le reste du voyage de Bellanger se place sous le signe de l'inattendu. Prévu pour deux ou trois mois et ayant comme destination Vienne, le périple de l'écrivain se prolongera jusqu'à l'automne de 1836, comprenant un séjour d'environ dix mois à Bucarest¹⁹. Face à la lettre de son père dans la capitale autrichienne, le

¹⁵ *Idem*, p. 148.

¹⁶ *Idem*, t. I, p. 2.

¹⁷ *Idem.*, t. I, p. 363.

¹⁸ Quartier de Vienne.

¹⁹ La date exacte de son retour en France n'est nulle part mentionnée.

héros se confronte à une lutte avec le destin : son désir de profiter d'un séjour culturel dans cette cité tellement convoitée doit être vaincu au profit du devoir moral et du prestige familial. Ainsi, optimiste, voire opportuniste, il tente sa chance, visant à satisfaire son désir de découverte de l'Orient :

Non pas que je regrettasse le voyage en lui-même, bien au contraire, j'en étais charmé ; je ne regrettais que la précipitation avec laquelle il me fallait le faire, et cependant, j'en sentais la nécessité²⁰.

La même scène donne au lecteur l'occasion de comprendre le choix du titre, qui jusqu'alors avait été bizarre pour un récit de voyage jusqu'à Vienne, et de quelques semaines :

Je songeais à la singularité des événements. J'étais parti pour trois mois, et voilà que maintenant m'arrivaient des ordres qui m'éloignaient pour.... savais-je combien de temps ? peut-être trois ans²¹ !

Toutefois, cette formule continuera à intriguer le lecteur même une fois la lecture de son cycle viatique achevée, puisque *Trois ans de promenades* ne raconte pas son arrivée en ce qu'on appelle aujourd'hui « l'Asie » et se limite bel et bien à l'Europe. Ce n'est qu'en faisant des recherches supplémentaires qu'on apprend qu'il y eut deux autres récits de voyage parus à la même époque dans *Le Commerce* et *Le Temps*, qui peuvent constituer une continuation du *Kéroutza*. Le deuxième surtout, *Voyage sur la Mer Noire. De Galatz à Gounièh*²², suggère que le voyage de Bellanger s'est poursuivi, après les Pays Roumains, jusqu'en Transcaucasie, ce qui justifierait le projet de Bellanger de raconter ses *Trois ans de promenades*. Malheureusement, ces deux autres récits n'ont pas été publiés en volume²³ et la promesse des lignes suivantes sur les quatre volumes à suivre, ne sera respectée qu'à moitié par les deux volumes du *Kéroutza* :

²⁰ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 278.

²¹ *Idem*, p. 277.

²² S. Bellanger, « Voyage sur la Mer Noire. De Galatz à Gounièh », in *Le Temps*, nos. 4030, 4093, 4099, 4123, Paris, 26 décembre 1840 – 9 février 1841.

²³ L'autre feuilleton s'intitule « Voyage sur le Danube. De Belgrade à Galatz », in *Le Commerce*, nos. 241/1840, 270/1840, 298/1840, 320/1840, 1/1841, Paris, 28 août 1840 – 1 janvier 1841. Voir aussi G. Cioranescu, *op. cit.*, p. 58.

Peut-être trouvera-t-on étrange que nous passions aussi lestement sur Vienne, l'un des points les plus intéressants du voyage. Comme il en sera de même de la Hongrie et de la Transylvanie, contrées cependant fort curieuses, nous prions le lecteur de vouloir bien d'abord se reporter au titre de l'ouvrage [...]. Enfin, nous lui ferons observer que ces deux volumes ne sont pour ainsi dire qu'une introduction. Quatre autres volumes suivront bientôt leurs aînés, et nous mettront à même de revenir avec empressement sur les lieux que la rapidité forcée de la promenade nous empêche de visiter aujourd'hui aussi complètement que nous désirerions²⁴.

Observons encore qu'écrire le récit d'un voyage qui n'est pas un voyage de découverte de terres vierges nécessite toujours un *choix* entre la tradition ou le refus de la tradition. En ce qui concerne Vienne, le choix de Bellanger s'oriente vers la variante non-conformiste, puisque la tradition des Voyages qui passent par cette capitale voulait qu'elle soit décrite en détail.

Mais en fait, qu'est-ce que cet Orient vers lequel Bellanger se dirige ou qu'il a hâte de découvrir, et dont on découvre qu'il est ailleurs à chaque fois où il y fait référence ? Où commence-t-il ?

Comme on l'a vu, la première référence à une « terre orientale » se produit avec l'entrée en Autriche. Mais cette fois-ci ce n'est qu'un étalement de ses connaissances en histoire. Se bornant à expliquer que c'était le nom que donnaient les peuples occidentaux à la Haute-Pannonie – explication par laquelle il se place déjà dans une certaine mesure du côté orientaliste au sens saïdien²⁵ (avant-la-lettre) –, il ne confirme ni ne rejette que l'Autriche ferait partie de cet « Orient ». Concentrons-nous en ce qui suit à définir l'image de cet espace comme résultat de l'affrontement entre ses attentes et ce qu'il trouve sur le terrain.

Comme souligné plusieurs fois par la critique de la littérature viatique²⁶, le XIX^e siècle a marqué l'épanouissement et l'affirmation du récit de voyage comme genre littéraire de plein droit. En même temps, le diptyque de Bellanger qui constitue notre sujet s'inscrit dans un type plus spécifique de relation de voyage, qui connut, lui aussi, son apogée, et aussi, selon certains critiques, son chant du cygne au même siècle : la relation orientale²⁷.

²⁴ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 280.

²⁵ Cf. Edward W. Said, *Orientalism*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 2005.

²⁶ Voir, par exemple, Sylvain Venayre, *Panorama du voyage 1780–1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 9.

²⁷ Voir Sarga Moussa, *La relation orientale, Enquête sur la communication dans les récits de*

Bien que l'orientalisme en tant que discipline se soit constitué dès le XVII^e siècle²⁸, que la littérature du XVIII^e soit imprégnée de turqueries²⁹, et que le nombre de voyageurs français en Orient qui laissèrent des comptes rendus de leurs aventures augmente au Siècle des Lumières, il fallut attendre le XIX^e siècle pour que toutes ces démarches fusionnent et que des personnalités douées d'une double qualité : voyageurs-écrivains s'affirment. Les « géographes de cabinet »³⁰ des siècles précédents, ainsi que les écrivains qui proposaient des voyages par procuration (comme c'est le cas de Voltaire ou Montesquieu), seront remplacés par des écrivains qui prendront la route pour expérimenter de façon authentique le frisson de l'aventure avant de se mettre à écrire leurs récits.

Dans ce contexte, il est nécessaire de rappeler que le XIX^e avait amené une véritable crise du héros, et du roman, par conséquent. À la recherche de nouveaux sujets et de nouvelles icônes (on ne saurait trop insister sur cette nécessité de l'homme moderne de se créer des images, des modèles), les voyageurs attirés par l'Orient vont subir une redéfinition du soi, au contact avec cette nouvelle culture. C'est de ce type de renouvellement identitaire que va surgir le changement de registre observé par les exégètes du XIX^e, allant d'une « anthropologie de l'im-personnalité » à une « mise en honneur du moi »³¹. C'est en fait à ce niveau – de la mise en question du Moi – que se produit la superposition entre l'évolution du récit de voyage et celle de la relation orientale, au XIX^e siècle.

À cette période, envisager la présence de l'Autre – de cet Oriental qu'on dévisageait, comme l'affirmera Saïd un siècle plus tard dans son *Orientalism*, d'un regard supérieur –, passera, avec la tentative d'entrer en dialogue avec lui, à un niveau supérieur. Ainsi, les romantiques feront de cette relation orientale « un rituel d'initiation culturelle »³² qui obligera tous les nouveaux venus à suivre les mêmes sentiers battus.

En ce qui concerne les deux ouvrages de Bellanger, dès qu'il fait halte à Vienne, les choses commencent à s'embrouiller et à prendre une couleur

voyage en Orient (1811-1861), Paris, Klincksieck, 1995.

²⁸ Voir Henry Laurens, « L'orientalisme français : un parcours historique », in Youssef Courbage, Manfred Kropp (dir.), *Penser l'Orient*, Beyrouth, Presses de l'IFPO, 2004, p. 103.

²⁹ Prenons, par exemple, *Les Lettres persanes* de Montesquieu, *Zadig*, *Candide* ou *Zaïre* de Voltaire.

³⁰ Voir Odile Gannier, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001, p. 12.

³¹ Georges Gusdorf, *L'homme romantique*, Paris, Payot, 1984, p. 20.

³² Belinda Cannone, « Au spectacle du monde », in *Récits de spectateurs : raconter le spectacle, modéliser l'expérience, XVII^e-XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 51.

orientale. Mais celle-ci n'est pas la seule nouvelle teinture qu'acquiert l'image exposée par notre voyageur. En fait, il s'agit de deux nouvelles dimensions que prend son voyage : l'orientalisme et la découverte de l'Europe de l'Est. Ces deux coordonnées ne sont pas synonymes puisqu'elles s'appliquent à des espaces géographiques aux limites différentes (plus précisément, l'Orient se trouve aussi bien sur des parties de l'Europe que dans l'Asie, mais on aurait tort à dire qu'il inclut toute l'Europe de l'Est), qui se croisent sur une aire assez étendue qui inclut les Pays roumains.

Une fois la proposition acceptée, le voyageur prend sa nouvelle destination, accompagné par un mystérieux émissaire appelé M. G***³³ et va ouvrir largement ses yeux aux nouveaux lieux et gens qu'il rencontre. Ainsi, l'Autre autant recherché par Bellanger prend, tout à tour, tant de formes et de nationalités : l'Allemand, l'Autrichien, le Hongrois, le « Schlavaque », le Serbe et finalement le « Valaque », terme par lequel il se réfère, dans *Trois ans de promenades*, aux Transylvains et aux Valaques, puisqu'au long des pages suivantes il va raconter son passage par Timișoara, Lugoj, Brașov et Câmpina, et que l'arrivée dans la capitale ne constituera que l'objet du livre suivant, *Le Kéroutza*.

L'Orient est, aux yeux de Bellanger, un amoncellement de modes de vie, d'outils et surtout de peuples. Le cosmopolitisme et l'hybridité en sont deux caractéristiques très importantes qu'il remarque dès l'arrivée dans la partie de centrale de l'Empire autrichien. Avant ce moment, le narrateur nous laisse l'impression d'une homogénéité sinon d'une uniformité des populations qu'il rencontre dans les différentes régions, comme si les Bavaois étaient les seuls habitants de Munich et les Autrichiens les seuls de Salzburg, par exemple. Il ne fait que deux ou trois exceptions pour raconter des péripéties des officiers français qui ont entrepris des missions en Autriche et pour évoquer des histoires d'antan dont des Romains ou des Juifs étaient les protagonistes.

La scène où il doit choisir un voiturier, à la place centrale de Pest, est représentative pour cette hétérogénéité. Cet endroit offre un spectacle où règnent tant le cosmopolitisme que le chaos :

Sous ces hangars étaient entassés pêle-mêle cent chariots, cinq cents chevaux et leurs conducteurs. Il n'y avait qu'à choisir.

³³ Nous l'avons identifié dans la personne du vicomte Antoine-Louis de Grammont, auquel Gilles Bardy a dédié une ample étude biographique. Voir G. Bardy, *Antoine-Louis de Grammont, un Français agent russe dans les Principautés roumaines au XIX^e siècle*, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 2005.

[...] Nous fîmes donc le tour de la place, afin d'examiner les attelages. Il y avait là des chevaux de tous les pays, hongrois, transylvains, galliciens, buckowiens, tartares, valaques, serviens, schlavaques, illyriens, bohêmes, polonais. Les uns, la corne lisse, noirâtre, arrondie, bien fouillée, étaient des hongrois ; les autres, les genoux décharnés et parfaitement emboîtés, étaient des valaques ; ceux-ci, les paturons courts et lunés avec un art admirable, étaient des serviens ; ceux-là, les jambes effilées, la poitrine large, l'échine tremblotante, étaient des bohêmes ; [...] les buckoviens, les schlavaques, les illyriens, les polonais, tous se distinguant par un signe quelconque facile à saisir³⁴.

À partir des fragments comme celui cité ci-dessus on observe comment chez Bellanger le pittoresque – catégorie esthétique valorisée aussi bien par les écrivains-voyageurs que par les romantiques³⁵ –, naît d'un paradoxe entre l'horrible et le comique. Cette marque d'un cosmopolitisme de plus en plus accentué, poussé jusqu'au métissage, est pour Bellanger la meilleure preuve qu'il a quitté un Occident où, à ses yeux, règnent l'ordre et la cohérence. En Transylvanie, terre habitée par trois peuples, le métissage est allé au point où le vrai élément autochtone soit devenu difficile à distinguer :

Trois peuples différents s'en sont rendus maîtres, se divisant et se subdivisant à l'infini. Ce sont d'abord des Saxons [...] ; puis, des Sicules, ou Pactzinacites³⁶ amenés par Attila, et si tristement célèbres sous le nom de Szecklers ; [...] enfin des Valaques. On peut dire à juste titre de cette contrée magnifique, « que Rome n'est plus dans Rome, » car elle contient moins de Transylvaniens, proprement dits, que d'étrangers. La métamorphose a dévoré l'indigène ; il n'existe plus qu'en souvenir³⁷.

Ainsi, on pourrait comparer l'entrée de Bellanger en Hongrie à l'arrivée d'autrefois du comte Louis-Philippe de Ségur en Pologne, qui éprouva cette

³⁴ B. Cannone, *art. cit.*, p. 291–292.

³⁵ Voir, par exemple, Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.

³⁶ Petchenègues.

³⁷ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 328–329. À part les trois peuples qui « s'en sont rendus maîtres », Bellanger précise qu'il s'agit d'une terre « des Hongrois : l'Erdely-Orzag », cf. *Ibid.*, p. 328. La faible présence des « Transylvano-Valaques » peut s'expliquer par ce que, au long de son itinéraire, Bellanger passe par des villes (telles Sibiu ou Braşov) où ce peuple n'avait pas de droit de résidence intra-muros.

mission³⁸ comme une incursion dans une civilisation totalement distincte de celle de l'Occident et, comme les délimitations géographiques à l'époque ne connaissaient pas le concept d'« Europe Centrale », dès qu'on s'éloignait des grandes villes de l'Empire autrichien et de la Prusse, on pouvait se considérer comme sur un nouveau continent.

En fait, comme le montre Larry Wolff dans son *Inventing Eastern Europe*, c'est au XVIII^e siècle que le concept d'Europe de l'Est fut inventé. Si, depuis le siècle des grandes découvertes, les Français pensaient qu'ils étaient voués à une mission civilisatrice envers tous les peuples en dehors du monde chrétien ou européen, au XVIII^e siècle ils eurent la révélation que les peuples situés dans l'Est de l'Europe pouvaient également profiter de cette mission civilisatrice³⁹. Célèbre partisan de cette théorie, le comte de Ségur, cité par Larry Wolff dans *Inventing Eastern Europe* (1994), avait découvert, à l'occasion de son voyage en Pologne en 1784, que ce pays appartenait à un autre monde, à une autre civilisation :

Mais, dès qu'on entre en Pologne, on croit sortir entièrement de l'Europe, et les regards sont frappés d'un spectacle nouveau : une immense contrée, presque entièrement couverte de sapins toujours verts, mais toujours tristes ; [...] une population pauvre, esclave ; de sales villages ; des chaumières peu différentes des huttes sauvages ; tout ferait penser qu'on a reculé de dix siècles, et qu'on se retrouve au milieu de ces hordes des Huns, des Scythes, des Vénètes, des Slaves et des Sarmates⁴⁰.

Si l'on compare cette description avec celle que Bellanger fait des villages hongrois, on constate un rapprochement sémantique assez clair. Sauf que, pour la Hongrie, les aspects que notre voyageur évoque qui suggèrent un décalage de civilisation, outre la construction des maisons et leur simplicité :

³⁸ Voir Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe* (1994). Quant à nous, nous avons employé la traduction roumaine, *Inventarea Europei de Est. Harta civilizației în Epoca Luminilor*, trad. B. Rizzoli, Bucarest, Humanitas, 2000. Voir l'« Introduction » et le chapitre I, p. 15–50 de l'édition citée.

³⁹ Voir aussi N. Diaconiuc « Une femme de diplomate. Les Pays Roumains vus par Christine Reinhard, en 1806 », in *Limbă și cultură. Actele Sesiunii anuale de comunicări științifice a studenților, masteranzilor și doctoranzilor*, no. 1, [en ligne], éd. Mihaela Zamfirescu, Bucarest, Éd. de l'Université de Bucarest, 2020, p. 276.

⁴⁰ Louis-Philippe de Ségur, « Mémoires, souvenirs et anecdotes », in *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le 18^e siècle*, vol. XIX, éd. M. F. Barrière, Paris, Firmin Didot Frères, 1859, p. 300.

Bien heureux le voyageur qui, dans la saison rigoureuse, trouve, après une longue et fatigante étape, un hangar pour abriter sa voiture, un puits non gelé pour donner à boire à ses chevaux, et, dans une misérable bicoque, un poêle de terre pour se chauffer lui-même et passer la nuit⁴¹,

se situent plutôt au niveau de l'insouciance pour l'agriculture « On sait combien certaines parties de la Hongrie sont stériles, incultes et désertes. On y fait souvent dix, quinze et même vingt lieues de suite sans rencontrer un village, une maison, un arbre, un oiseau. Ce sont d'immenses steppes couvertes, l'été, de sable jaune et de mousse blanche, et l'hiver, de neige durcie par le vent. »⁴² et surtout à celui des cérémonies barbares :

L'un de ces faits a rapport à une vieille coutume judiciaire que les anciens Germains nommaient la *Wehrgeld* ou *Rançon du meurtrier*. Quand un assassinat avait été commis quelque part, sans que l'on pût savoir par qui, on enterrait la victime en lui passant au cou une corde dont le bout sortait de terre. Trois jours après, on déterrait le cadavre. Chaque habitant du village devait le traîner par la ville l'espace de dix pas, répétant à voix haute une imprécation terrible prononcée solennellement par le juge, et celui-là était réputé le coupable entre les mains de qui la blessure s'ouvrait pour laisser couler un sang accusateur. Toutefois, malgré leur ferveur, n'étant pas assez convaincus de l'infailibilité de cette épreuve pour y croire aveuglément, les habitants laissaient à l'accusé la faculté de racheter par une amende proportionnée à l'importance de ses ressources, la peine qu'il avait encourue. S'il refusait de s'y soumettre, sa famille, solidaire de son crime, devait s'exécuter à sa place, et quant à lui, il était honteusement chassé du canton pour ne plus jamais y rentrer. [...]

Le jour où nous traversâmes le petit village de Gartdzy⁴³, deux cents paysans traînaient sans pitié une pauvre jeune femme, assassinée sans que l'on sût par qui. Plus de la moitié du village avait déjà subi l'épreuve, et le meurtrier n'était pas encore connu. Nous ne jugeâmes pas à propos d'assister jusqu'à la fin à l'horrible exécution de cette cérémonie⁴⁴.

⁴¹ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 302.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Toponyme que nous n'avons pas pu identifier.

⁴⁴ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 300–302.

D'ailleurs, dès qu'il entre en Hongrie, il l'appelle « terre classique du féodalisme pur sang »⁴⁵.

Mais l'arrivée en Hongrie n'est pas seulement une incursion dans une terre ravagée par les guerres, par les carnages – une terre encore dominée par des rapports féodaux et des jeux de pouvoir ; elle est en plus un premier contact avec un espace qui sera appelé ultérieurement « poudrière des Balkans » où la violence et le combat sont chez eux. Ainsi, déjà à Vienne, Bellanger et son compagnon avaient pris la précaution de se munir des armes en vue de leur entrée en Orient. En tant que marchandise de l'Empire ottoman, le poignard dit « de Raab » est déjà présent à Vienne, ce qui montre les limites de la pénétration de cette culture orientale :

Quant aux munitions, plomb, poudre, balles, etc., nous en avons emporté de Vienne une assez grande quantité pour aller jusqu'à Bucharest. M. G*** possédait un coutelas de chasse et deux pistolets d'arçon ; moi, j'avais acheté à Pesth une bonne lame, non de Tolède, mais de Raab, dont la trempe était excellente, et je tenais en réserve deux pistolets de Lepage qui n'avaient jamais raté⁴⁶.

C'est un stéréotype qui commence à prendre contour petit à petit au XIX^e siècle, jusqu'à ce qu'au XX^e son emploi sera consacré par les guerres balkaniques, le déclenchement de la Première guerre mondiale, et ce qui sera finalement appelé « la crise des Balkans »⁴⁷. Maria Todorova a notoirement signalé ce phénomène dans son *Imaginaire des Balkans*, où elle souligne à propos des Balkans une chose qui s'applique certainement à la situation des Pays roumains dans la première moitié du XIX^e, et que l'on pourrait appliquer par extension à l'imaginaire de la Hongrie et des autres provinces de l'est et du sud de l'Empire autrichien par lesquelles passe notre voyageur, qui appartiennent toutes à cette Europe de l'Est en train d'être découverte : « C'est un fait, les Balkans ont au moins ceci de non-européen qu'ils n'arrivent jamais tout à fait à égaliser, en matière de massacre, le reste du continent »⁴⁸. C'est toujours Todorova qui tire un signal d'alarme sur ce discours « orientaliste » qu'elle pense « noyer ce qu'ils [les historiens] disent », et qu'elle confirme, en citant Saïd,

⁴⁵ *Idem*, p. 299.

⁴⁶ *Idem*, p. 353.

⁴⁷ Voir Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, trad. Rachel Bouyssou, Paris, Éd. de l'EHSS, 2011, p. 21. Titre en original en anglais : *Imagining the Balkans*.

⁴⁸ *Idem*, p. 21.

assigner à cet objet un rôle de pur symbole, commodément placé hors du temps historique [...] émanant de l'institution globale qui traite de l'orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref [...] un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient⁴⁹.

Bien que Bellanger ne manifeste pas des intentions claires de domination sur les Orientaux, ni sur les habitants de l'Europe de l'Est, son attitude de malaise sinon mépris envers la pauvreté et de précaution sinon angoisse face au style martial dont on tranchait les choses dans cette partie de l'Empire témoigne d'un certain orientalisme avant la lettre. En plus, dans l'histoire de cette attitude ethnocentrique notoirement débattue par Saïd, les réactions des voyageurs ont toujours été placées d'un côté ou de l'autre de ce binôme oppositionnel que forment l'effroi et l'attrance⁵⁰.

Dans le cas de Bellanger, l'effroi le pousse tantôt à prendre les précautions nécessaires, comme dans la scène dépeinte ci-dessus, tantôt – si nous pensons avec Todorova que « le balkanisme n'est pas simplement une sous-espèce d'orientalisme »⁵¹ et que l'étiquette d'Européen de l'Est a ses propres nuances comme celle de pauvreté – à une réflexion issue du trouble de l'esprit face à l'« étrange existence »⁵² d'une famille de méchants paysans valaques.

Par ailleurs, comme Saïd le mentionne, il est difficile voire impossible d'établir les limites géographiques de l'Orient – qui constitue plutôt un imaginaire qu'un espace géographique –, puisque « des mots comme *Orient* et *Occident* ne correspondent à aucune réalité stable découlant d'un fait naturel »⁵³. Todorova, en s'appuyant sur le syntagme « Orient imaginé », insiste que celui-ci se caractérise par des caractéristiques telles : la liberté (lisez : le libertinage), l'opulence, l'excès, l'élégance ou le plaisir et montre que celles-ci se retrouvent même chez certains romantiques occidentaux, qu'elle appelle « conservateurs fortunés ». En donnant l'exemple de Benjamin Disraeli, elle évoque son « élégance et plaisir [...] des moments où il s'offrait le luxe de fumer allongé, au calme, à la manière des pachas turcs »⁵⁴, ce qui constitue un imaginaire oriental.

⁴⁹ E. W. Saïd, *op. cit.*, p. 15.

⁵⁰ Cf. Francis Afférgan, *Exotisme et altérité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987, p. 27–28.

⁵¹ M. Todorova, *op. cit.*, p. 21.

⁵² S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II p. 332.

⁵³ *Idem*, p. 357.

⁵⁴ M. Todorova, *op. cit.*, p. 34.

Non dernièrement, notons que la longueur du voyage et les malaises qu'il éprouve finissent par produire des troubles à l'esprit de notre voyageur, et comme le moment d'arrivée à la destination vers lequel il se dirige est constamment reporté, à un moment donné la crainte lui induit presque l'impression que cette destination est illusoire. Chaque fois où l'on croit notre voyageur avoir finalement pénétré vers cet Orient qu'il désire explorer, on découvre que le « vrai » Orient est ailleurs. Comme le signalera un autre voyageur français en Turquie, Pierre Loti, « l'Orient s'en va [...]. C'est Constantinople qui bouge, s'éloigne et va s'évanouir »⁵⁵, de même Câmpina semble une destination qui aurait cette « capacité de se mouvoir »⁵⁶. On comprend alors que, mis en permanence à l'épreuve, le désir du voyageur de conquérir cet espace qui lui résiste est soumis à des variations qui créent des doutes à son esprit.

Signalons encore que, dans toute représentation de l'espace, l'organisation en est une démarche « déterminante [...] autant pour penser les démarches de conquête ou de découvertes, que pour [...] le thème de l'altérité »⁵⁷. Si F. Affergan montre que « la carte, instrument privilégié de la géographie, est le simulacre du lointain »⁵⁸, on constate que Bellanger omet de mentionner ce mot tout au long des *Trois ans de promenades* (ce qui ne signifie pas qu'il n'y en a pas eu une). Ainsi, même si ses guides et compagnons en ont fait usage, sa propre conception de l'organisation de l'espace de l'Europe de l'Est nous semble tellement désorganisée que celui-ci tient plutôt de l'illusion, de l'onirique, du surréalisme.

Cela n'exclut nullement l'existence de certains traits qui caractériseraient, à ses yeux, les peuples situées dans ces contrées, qui les rapprochent des Orientaux, comme le désir ou la sensualité, qui caractérisent l'imaginaire oriental généralement admis chez la plupart des auteurs. Todorova sera des premiers critiques à parler ouvertement de ce sensualisme en acquiesçant sa nuance de sexualité :

Il [l'Orient] proposait une somptueuse garde-robe et une nudité encore plus extravagante. Il y avait un lien explicite entre l'Orient et le féminin ; on a pu

⁵⁵ Pierre Loti, « *Suprêmes visions d'Orient* », in *Voyages*, Paris, Calmann Lévy, 1923, p. 1406 et 1450.

⁵⁶ Dolores Toma, *Pierre Loti. Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 72.

⁵⁷ F. Affergan, *op. cit.*, p. 33.

⁵⁸ *Ibid.*

dire que les discours orientalistes impliquent une théorie de la sexualité et de la sensualité sous le masque d'une théorie de l'ascétisme⁵⁹.

Ces traits sont bien valables chez Bellanger, si l'on pense par exemple à la scène des femmes de Transylvanie qui marchaient les pieds nus en plein hiver, accompagnées d'un homme qui se porte témoin et bénéficiaire directe de ce spectacle de sensualité :

Elles marchaient au milieu de la neige comme elles eussent marché dans un salon couvert d'un tapis, causant, riant, sautant d'un pied sur l'autre, et paraissant défier les rigueurs de la saison. Il fallait donc qu'un sang bien chaud coulât dans leurs veines ⁶⁰ !

Et, bien sûr, n'oublions pas la séquence des filles de chambre de Tomornik, localité qu'il situe en Hongrie – nouvelle une preuve que la Hongrie est, elle aussi, imprégnée pour Bellanger de cette sensualité orientale –, qui essayent de manière très directe d'offrir leurs services sexuels. Précisons que Bellanger donne un poids considérable à cette scène, l'une des quatre qu'il raconte dans son itinéraire entre Pest et Timișoara, c'est-à-dire avant l'entrée en terre transylvano-valaque. Car, placée précisément en tête du chapitre X, cette scène bénéficie d'une double préparation : la citation d'un classique : « Boileau a dit quelque part : „Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable”, et Boileau avait raison. Rien de plus exact, aujourd'hui surtout. Je n'oublierai jamais, à cet égard, l'incroyable aventure dont nous fûmes les héros, dans le petit village de Tomornik »⁶¹, et l'intervention de l'auteur, qui supplie le lecteur d'être indulgent en lui pardonnant « la légèreté des détails »⁶². Ainsi, les filles hongroises étaient prêtes à prester d'autres services au-delà de ce que prévoyait leur « fiche de poste ».

Toutefois, à la stupéfaction du lecteur désireux de se délecter d'une délicieuse scène indécente au milieu d'un récit de voyage, cette affaire est étonnamment tranchée en deux temps trois mouvements par un refus – apparemment ridicule – de la part du jeune protagoniste. Puis, pour souligner le caractère général de cette habitude qui évoque le sensualisme oriental, Bellanger affirme que cette

⁵⁹ M. Todorova, *op. cit.*, p. 34.

⁶⁰ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 333.

⁶¹ *Idem*, p. 311.

⁶² *Ibid.*

histoire s'est répétée chaque fois qu'ils ont logé dans une auberge de Hongrie, et appréciée, toujours de manière générale,

la richesse de formes dont ces jeunes femmes sont pourvues ; [...] leur fraîcheur, leur élégance même et leur piquante... corruption, car, il faut bien le dire, elles sont piquantes et naïves jusques au milieu du vice⁶³.

Revenant au topos de la pauvreté, une ressemblance encore plus forte aux descriptions de Ségur montre cependant celle que notre voyageur fait des villages transylvains :

Les Valaques⁶⁴, enfin, se cachent sous des toits de chaume ou de paille qui, entassés les uns sur les autres, donnent à leurs villages l'aspect de ces bourgades que les Anglais nomment *rotten-boroughs*, c'est-à-dire *bourgs pourris*⁶⁵.

Son tableau s'achève sur l'intérieur d'une pareille chaumière, où tout un bétail comprenant un bouc, deux porcs et une vache, plus une douzaine de volailles côtoient les pauvres habitants accroupis autour d'un feu « pétillant [...] de bouse de vache desséchée »⁶⁶, ce qui arrache sa remarque hyperbolique : « Jamais la hutte d'un Mosquitos ou d'un Namaquois n'offrit rien de plus sauvage et de plus révoltant »⁶⁷.

En fait, c'est surtout la pauvreté ou le retard du développement économique qui distingue, aux yeux de nos voyageurs français, cette partie de l'Europe de sa contrepartie occidentale. Mais comme ces caractéristiques ne sont point compatibles avec le luxe des grandes villes de l'Orient, et que ni dans la description de Pest ou des localités du Banat serbe on ne retrouve aucun élément d'opulence, c'est pour cela qu'on aurait tort à dire que la Pologne ou la Hongrie se trouvaient en Orient, tandis qu'elles étaient situées dans l'Europe de l'Est. Ni même en Transylvanie, bien qu'on soit à la frontière de l'Autriche avec l'Empire ottoman et que cette province est restée plus longtemps sous domination ottomane, le voyageur ne peut encore prétendre être en Orient.

⁶³ *Ibid.*, p. 316.

⁶⁴ Bellanger utilise toujours ce nom pour parler des Transylvaniens, qu'il ne distingue pas des Valaques, et avec raison.

⁶⁵ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 329–330.

⁶⁶ *Idem*, p. 330.

⁶⁷ *Idem*, p. 331.

La comparaison avec les Mosquitos et les Namaquois ne doit d'ailleurs pas surprendre autant. D'une part, comme ces deux populations exotiques étaient récemment découvertes et faisaient l'objet de quantité d'articles dans les « magasins pittoresques » à l'époque de Bellanger, leur évocation était d'autant plus parlante. T. Todorov souligne de son côté que « dans les phases précoces de la découverte de l'Autre [oriental/européen], on projette sur les êtres nouvellement découverts des images et des idées concernant d'autres populations lointaines »⁶⁸. C'est toujours lui qui nous édifie sur l'emplacement de cette évocation de l'Africain ou du Sud-Américain lors de la première description que Bellanger dresse à une chaumière de Transylvanie : « Le choc initial est aussi unique. Les rencontres ultérieures de l'Autre n'atteindront jamais plus une telle intensité que celle de la rencontre initiale »⁶⁹.

Une prochaine référence à l'Orient ne concerne plus les limites ou la localisation ; cette fois-ci il s'agit de l'adhésion à un espace culturel. Ainsi, Bellanger choisit de parler à Timișoara des bains turcs. S'il ne donne aucun autre argument en faveur de l'appartenance de cette ville à un espace géographique oriental, et comme la province du Banat appartenait à l'Empire autrichien, il est clair que cette référence veut plutôt marquer l'exotisme de ces bains. En plus, le narrateur, après les avoir appelés « turcs », insiste sur leur non-conformité, comme s'il s'agissait d'un Orient de seconde main⁷⁰ : « Ces bains viennent des Turcs [...], mais ils sont loin de valoir ceux de Constantinople »⁷¹. Effectivement, on constate que l'influence de la culture ottomane est conçue comme une carte à courbes de niveau, où les cercles concentriques radient d'une intensité plus ou moins importante selon leur proximité avec le noyau, qui se trouve à Constantinople. On pourrait dire ainsi que Bucarest est plus orientalisé que Timișoara, ce qui est juste si l'on considère que cette dernière avait subi elle aussi l'occupation ottomane, mais cette domination avait duré beaucoup moins et s'était éteinte il y avait plus d'un siècle.

Ainsi, cette ville est une « halte inévitable »⁷² qu'on rencontre aussi, par exemple, chez le couple Charles-Frédéric et Christine Reinhard⁷³, venus en

⁶⁸ Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 13.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Voir aussi en contrepartie la conception de « l'arriération balkanique et un statut de seconde classe au sein de la nouvelle Europe » tel qu'est conçu l'espace balkanique à partir du XX^e siècle, in M. Todorova, *op. cit.*, p. 230.

⁷¹ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 327-328.

⁷² Adrien Pasquali, *Le tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 48.

⁷³ Voir Christine Reinhard, *Une femme de diplomate. Lettres de Madame Reinhard à sa mère*,

Moldavie en 1806 pour que ce premier occupe le poste de vice-consul. Mais, en même temps, soit par « subversion »⁷⁴, soit par sa fidélité à rapporter toujours la vérité de ce que le hasard lui a préparé, Bellanger néglige la belle ville de Sibiu, ancienne capitale des Saxons, ne prend aucune des deux routes habituelles de Transylvanie à Bucarest (soit par Turnu-Roșu, suivant la Vallée de l'Olt, soit par la Vallée du Teleajen)⁷⁵ et, même à Timișoara, évite de parler des objectifs incontournables comme l'imposante fortification ou la cathédrale baroque. En échange, il veut marquer sa pénétration dans le monde oriental en parlant des ... bains turcs ! Ainsi, on peut considérer que, dans cette situation, le silence est parlant.

Après la Transylvanie, à laquelle il dédie environ vingt pages sans pourtant y inclure un moindre élément qui renvoie à un espace « oriental », une nouvelle frontière de cet espace morganatique du levant prend contour : la frontière entre l'Empire autrichien et la Valachie, frontière située à Timișu de Sus. Cette fois-ci, il s'agit d'une double barrière. Laissant de côté la délimitation géographique, l'écrivain transgresse une barrière psychologique selon laquelle il allait mettre les pieds sur « la terre classique de la peste noire »⁷⁶. Du point de vue sanitaire, pour les pays occidentaux l'Empire Ottoman se trouvait dans ce qu'on appellerait aujourd'hui « la zone rouge ». C'était un espace qui avait longtemps été tenu responsable pour la provenance de la peste en Occident et où, à vrai dire, les conditions sanitaires plus précaires ont favorisé sa perpétuation plus longtemps pendant le XIX^e siècle. Cela signifiait que tout voyageur arrivant des Principautés Danubiennes devait subir une quarantaine avant de recevoir libre passage dans l'Empire Autrichien et subséquemment. L'angoisse de cette privation hante déjà le jeune voyageur au moment où il passe la douane de Timișul de Sus :

Les barrières de la douane se levèrent enfin sur l'ordre du directeur. Nous franchîmes la redoutable grille du lazaret. Dès ce moment [...], bien que nous n'eussions encore fait qu'un pas, il nous eût été impossible de rentrer à la Têmesche sans subir une quarantaine de huit jours. Entre la grille et nous il y avait désormais tout un monde.

1798–1815, éd. Marie Maximilienne Antoinette Louise Reinhard, Paris, Alphonse Picard et fils, 1900, et aussi N. Diaconiuc, « *Une femme de diplomate* », p. 237–249.

⁷⁴ A. Pasquali, *op. cit.*, p. 48.

⁷⁵ Voir Nestor Urechia, *Drumul Brașovului*, Bucarest, Institut d'Arts Graphiques Carol Göbl, 1913, p. 4–7.

⁷⁶ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 353.

On ne pouvait nous toucher sans danger, accepter même notre argent sans le faire préalablement passer dans le vinaigre. On nous poussa la grille sur le dos, comme on l'eût fait sur de malheureux parias, et nous nous éloignâmes⁷⁷.

Voici, donc, un bel exemple où le vide épistémologique agit de sorte que le temps se mêle à l'espace et que chacun semble absorber l'autre⁷⁸. Là, à la douane, sans qu'il y ait une distance de plus d'un pas entre les deux « mondes », le décalage culturel entre l'Occident et l'Orient (qui est en fait un décalage plutôt temporel, puisque l'Orient a un autre rythme de développement) se voit multiplié à l'infini, et c'est toujours là que la notion de citoyen, de naissance, d'appartenance ne compte plus, du moment où l'espace enferme le voyageur et le rend « paria ». La peur de ce démon appelé « la peste noire » donne alors naissance à un véritable rituel d'exorcisation issu de la désinfection par trempage dans le vinaigre.

Pendant, on remarque combien actuel est le passage, et que le même sentiment de peur se cache derrière la rigueur des règles sanitaires imposées de nos jours, à l'époque du Covid-19. Bellanger donne la mesure de la vigilance des autorités autrichiennes par l'anecdote suivante, où la sévérité va jusqu'à l'auto-dénonce :

Un inspecteur de la douane causait avec un nouvel arrivé. Oubliant que ce voyageur venait d'Orient, il mit la main dans sa tabatière ; mais tout à coup faisant réflexion, il se reconnut lui-même en flagrant délit et se constitua au lazaret pour huit jours⁷⁹.

Sa deuxième destination, Bucarest, vers laquelle il se dirige maintenant le cœur resserré, semble l'inspirer plus que ne l'avait fait la capitale autrichienne. Cette fois-ci, il est plus enthousiaste et plus rêveur car il attend particulièrement l'arrivée dans la petite ville Câmpina, située dans la Plaine valaque, sachant que de là jusqu'à la capitale il n'y aurait aucun danger. Mais cette attente s'avère si pesante, que le personnage du jeune voyageur est très déçu quand, épuisé, il réalise que la distance qui les sépare est considérablement plus grande qu'il ne l'avait escompté et qu'il fallait d'abord atteindre l'obscur halte de Mickincka⁸⁰.

⁷⁷ *Idem*, p. 353–354.

⁷⁸ Pour le binôme espace-temps, voir aussi F. Affergan, *op. cit.*, p. 28–29.

⁷⁹ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 354.

⁸⁰ Toponyme non-identifié.

Ainsi, il tombe sous les charmes de cette véritable *fata Morgana*⁸¹, qui ne se laisse pas gagner si facilement, subit un choc hypothermique et perd sa connaissance, au point de trépasser. Il lui faudra l'intervention de tout son équipage moldo-valaque pour reprendre ses sens, et encore plus de présence d'esprit pour réaliser que cette dernière halte avant Bucarest possède, à la fois, les délices, mais aussi la perfidie d'une « oasis dans le désert »⁸². Les remarques qu'il fait une fois arrivé dans cette ville dévoilent l'enthousiasme réprimé si habilement pendant plus de cent pages : « Le soir même nous couchâmes à Kimpina ; Kimpina, la ville de nos désirs ; Kimpina, vedette de la métropole »⁸³. Aussi bien la triple répétition qui donne un effet de musicalité bénigne, que l'utilisation du nom « vedette », qui à l'époque n'était pas tellement lié aux arts du spectacle, signifiant tout simplement « avant-poste », contribuent à un certain conformisme de Bellanger pour le *happy-end*, autre halte non obligatoire mais très recommandable dans le récit de voyage romantique. Ainsi, « il se laisse porter par son imagination dans les déserts d'Arabie »⁸⁴, mais la référence à une simple « oasis » laisse entendre qu'au bout de ce désert représenté par le chemin entre Câmpina et Bucarest il y aura une véritable Mecque où il va se régaler :

Nous la saluâmes comme une oasis dans le désert. Tout était en rumeur dans la vaste cour du caravansérail au milieu duquel nous fûmes introduits. On allait, on venait, on s'entretenait à voix basse, à voix haute, à mi-voix. C'était, chez les uns, une curiosité instinctive, chez les autres un intérêt véritable⁸⁵.

L'organisation du type auberge orientale du côté de laquelle se rangent ensemble des hommes et leur bétail, ainsi que le brouhaha et la loquacité des gens qui s'y trouvent sont des composants indubitables d'un imaginaire oriental.

Mais ce n'est que dans *Le Kéroutza* que l'impression d'être enfin arrivé en Orient s'exprime pleinement, de sorte qu'on dirait plutôt un « petit Istanbul » au lieu de ce qu'on appelle aujourd'hui « petit Paris ». Bellanger appelle les

⁸¹ Voir N. Diaconiuc, « Du stéréotype à l'interculturalité », p. 53.

⁸² S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 414.

⁸³ *Idem*, p. 413-414.

⁸⁴ N. Diaconiuc, « Du stéréotype à l'interculturalité », p. 53.

⁸⁵ S. Bellanger, *Trois ans de promenades*, t. II, p. 414.

habitants de cette ville « Orientaux »⁸⁶, il compte le « roman »⁸⁷ parmi les « langues d'Orient »⁸⁸ et assimile certains usages, tels celui du *bacşış* à la culture moldo-valaque. Ou bien, suivant le même discours orientaliste dévalorisant, il attribue certains retards de civilisation à l'appartenance à l'Orient : « En Orient, ne se fait pas qui veut blanchir à son goût, et repasser ! »⁸⁹.

Soulignons encore que le déplacement vers cet « Orient » présentait maints périls pour le voyageur du XIX^e siècle. Dans la première partie du siècle, donc avant la création des premiers chemins de fer et l'introduction des bateaux à vapeur, les routes terrestres étaient le moyen de transport le plus sûr, mais présentaient divers périls, comme : les bandits, les bêtes sauvages ou les intempéries du climat, et leur mauvais état rendait le déplacement parfois très difficile. Ajoutons à cela le manque ou l'état précaire des services d'hospitalité : les auberges étaient très rares et, comme on le verra, le logement qu'elles offraient était pénible ; ou bien, c'était très souvent sous le ciel ouvert ou dans une tente que les voyageurs devaient dormir. La fatigue, le gel, les maladies, et les dépenses très élevées (y compris les pourboires qu'il fallait payer) complétaient ce triste tableau du voyageur vers l'Est de l'Europe. D'ailleurs, on sait que les grands voyages en Orient ont coûté très cher : « Chateaubriand [dépense] près de cinquante mille francs ; Lamartine dépensera le double pour la somptueuse expédition qu'il organise entre 1832–1833 »⁹⁰.

Bellanger jouit pourtant de plusieurs atouts pendant son expédition. D'abord, on sait qu'il bénéficie de l'aide financier de son père et surtout d'une mystérieuse dame B*** H*** dont on parle dans la scène des lettres qu'on lui remet à Vienne. Puis, il est accompagné par M. G*** tout au long de l'itinéraire de Vienne à Bucarest et demeure dans sa maison à Bucarest pendant les premiers mois de son séjour. Troisièmement, il parlera assez d'une intégration assez rapide au sein d'une communauté d'expatriés français habitant à Bucarest, qu'il appellera en « Franco-Valaques »⁹¹.

Concentrons-nous sur son arrivée à Bucarest. Comme pour chaque accueil, celui-ci aussi doit être compris dans un contexte plus large : les émotions

⁸⁶ S. Bellanger, *Le Kéroutza*, t. I, p. 14.

⁸⁷ *Idem*, p. 299. La même hésitation entre « roumain », « roman » et même « rouman » existe chez J. A. Vaillant, dont l'ouvrage dédié aux Pays Roumains porte le titre *La Romanie*.

⁸⁸ S. Bellanger, *Le Kéroutza*, t. I, p. 299.

⁸⁹ *Idem*, p. 90.

⁹⁰ Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Bouquins/Robert Laffont, 1985, p. 5.

⁹¹ S. Bellanger, *Le Kéroutza*, t. I, p. 147.

éveillées par la vue du nouveau décor sont toujours mêlées du bagage affectif des scènes précédentes. Ainsi, d'une part, l'arrivée dans la capitale est marquée par l'enthousiasme du débarquement, la vitesse imprimée par le traîneau qui volait pratiquement au-dessus de la neige, et par les attentes créées par le cri joyeux du « vieux Popobankiala »⁹² : « *Boukouresquié !* ». Mais tout cela va pâlir face à un paysage désolant qui règne à la porte de la ville. La barrière de la ville, « formée d'une longue poutrelle de bois brut »⁹³ se soulevant de la haie mouillée par le brouillard, le forum boueux qui « offrait pour le moment le fort peu gracieux aspect d'un champ de foire sur lequel se sont, pendant quelques heures, ébattues deux ou trois mille bêtes à cornes »⁹⁴, où le traîneau de Bellanger reste embourbé ; l'inspection du véhicule et l'interrogatoire à la fin duquel ils durent payer leur pot-de-vin aux miliciens pour avoir libre passage ; le « *Pô de Mogochoiã* »⁹⁵, lui aussi boueux, où il était « impossible, dans cette grande artère, de faire un pas à pied sec », la multitude de véhicules attelés qui « se croisaient avec une vitesse effrayante, sans se froisser »⁹⁶ – toutes, ensemble, créent un véritable choc culturel au voyageur impatient de voir la ville de sa destination.

Enfin, voici la description de la maison de G*** : appelée avec insistance « bicoque » et comparée à « une pauvre femme qui cherche à voiler sa misère sous un vieux et sordide manteau, cette maison cachait ses lézardes et son triste aspect sous un badigeon moins blanc que sale »⁹⁷. Mais malgré l'aspect malpropre et sa désolation extérieure, la maison abrite des personnages qui éveillent une gamme variée d'émotions chez le nouvel arrivé. D'une part, c'est l'hospitalité de Mme G***, qui apporta le souper et qui présenta Stanislas aux autres invités français qu'elle avait réunis ce soir-là. Puis, l'admiration pour une autre locataire de la maison, « la première actrice du théâtre valaque »⁹⁸. Autant les nombreuses auberges où il loge entre Paris et Bucarest, que cette maison où il sera accueilli pendant son séjour en Valachie, s'inscrivent dans la série des lieux d'hospitalité, étapes obligées dans tous les récits de voyage.

⁹² *Idem*, p. 2. L'évocation de ce personnage, présenté initialement dans *Trois ans de promenades*, est en incohérence avec l'ouvrage-ci. À la fin de *Trois ans de promenades*, Popobankiala avait définitivement pris congé de l'équipage qui allait en direction de Bucarest, dans une scène touchante.

⁹³ *Idem*, p. 2.

⁹⁴ *Idem*, p. 3.

⁹⁵ *Idem*, p. 7. Aujourd'hui, Calea Victoriei.

⁹⁶ *Idem*, p. 8.

⁹⁷ *Idem*, p. 9.

⁹⁸ *Ibid.* On n'a pas pu identifier le personnage.

Ajoutons à tout cela que dans cette maison il rencontre quelques compatriotes français qui étaient venus l'accueillir le soir même de son arrivée, et qui lui resteront à ses côtés tout au long de son séjour. Les émotions et les larmes de ces compatriotes dans la scène de leur rencontre donnent au passage une note générale larmoyante, pathétique, mais souligne le patriotisme de l'auteur et le sentiment d'une appartenance qui le reconforte, par opposition à l'effroi d'une altérité qui anguisse⁹⁹ éprouvé par d'autres voyageurs moins fortunés :

Ils nous firent un accueil des plus affectueux. [...] Quand on arrive du pays natal, quand on a franchi huit cents lieues, et qu'au bout de cette longue route on rencontre des compatriotes, que de choses on doit avoir à leur dire, que de nouvelles à leur raconter !

« Place au feu ! place à table ! s'écriaient-ils avec enthousiasme. Et Paris ? et Sens ? et Meaux ? et la France ? reprenaient-ils ensuite d'une même voix. »

Et en prononçant ce mot magique : la France ! tous ils essuyaient une larme, ils nous pressaient les mains, ils nous regardaient, nous souriaient... *intentique ora tenebant* !

« Parlez-nous de nos amis, de nos parents, de notre grande et belle capitale ? disaient-ils à la fois.

Dans le septième chapitre de cet ouvrage, Bellanger traite de deux thèmes connexes, qui renvoient tous les deux à une autre théorie sur l'Orient, beaucoup débattue au XVIII^e siècle : le despotisme¹⁰⁰. D'une part, il s'agit du pouvoir du voïévode, mais aussi des instances de justice valaque, d'infliger des peines à leurs sujets, selon leur propre goût et sans aucune restriction ; d'autre part, il s'agit de la nature de ces peines, qui tient le plus souvent des châtiments corporels de toute sorte. Témoignant d'un sang-froid extraordinaire, à la limite du sadisme, le narrateur explique en détail quelques châtiments des plus douloureux et donne même des exemples de la créativité des hospodars à cet égard, précisant toutefois que la chute des Phanariotes avait mis fin à ces pratiques barbares :

Le tyran inventait lui-même de nouveaux, de plus douloureux châtiments pour assouvir les sanguinaires appétits de son cœur. Que lui importaient les cris, les prières, les protestations de ses victimes ! Plus la proie qu'il dévore palpite et gémit, plus le tigre éprouve de plaisir.

⁹⁹ F. Affergan, *op. cit.*, p. 27-28.

¹⁰⁰ Voir J. Cl. Berchet, *op. cit.*, p. 5.

C'est qu'en effet les woïwodes, fanariotes ou autres, ne punissaient pas dans l'unique but de venger la société outragée : comme Néron, comme Caligula, comme Commode, ils aimaient à jouir d'un supplice dont l'horreur pouvait seule encore irriter en eux quelque fibre. Ils analysaient, si je puis me servir du mot, la torture, et savouraient les cris de la douleur ! ...¹⁰¹

Ainsi, Bellanger énumère des châtiments comme : enfermer le prévenu dans une moule de pierre et le tenir immobile jusqu'à ce qu'il meure, lui arracher les paupières, faire coudre les vêtements sur la peau, l'enterrer jusqu'au cou et jouer à la boulle avec sa tête.

En prenant tout cela en compte, nous pensons que la « fin » de son itinéraire, s'il y en a une, serait justement l'arrivée à un lieu où il soit accueilli, qu'il puisse appeler sien. La ville de Bucarest répond justement à ce besoin de se fixer, de se sentir à l'aise. Ainsi, les premières pages du *Kéroutza*, où il fait son entrée dans la capitale valaque, seraient aussi le moment où son itinéraire touche à sa fin.

Découvrant à Bucarest un entourage composé presque exclusivement de Français, et grâce à la francisation de la société bucarestoise qui était en plein essor à l'époque, Bellanger se croit, des fois, à Paris. Ainsi, il s'avère un véritable illusionniste en ce qui concerne la manipulation de l'espace ; il fait la capitale française venir à Bucarest :

Au bout d'une heure, rentrée générale au salon. De jeunes et belles femmes, et en grand nombre, en occupaient le pourtour. Vêtues à la française, assises à la française, causant, riant, faisant d'étourdissantes petites mines, toujours à la française, elles rivalisaient d'éclat, d'élégance, de bon goût, de séduction. On eût dit, sans risquer beaucoup la métaphore, d'une corbeille de fleurs sur laquelle vient de s'abattre un essaim d'abeilles bourdonnant – à la française. Je me crus à Paris. Le salon me parut meublé avec un luxe splendide¹⁰².

Pour conclure, il faudrait se rendre compte, avec Todorova, que le besoin d'utiliser cet « Orient imaginé » est issu du « refuge contre l'aliénation causée par l'industrialisation rapide », et sert aussi de « métaphore de l'interdit »¹⁰³. Si l'on essaye d'appliquer ces deux notions à l'œuvre de Bellanger, on constate deux

¹⁰¹ S. Bellanger, *Le Kéroutza*, t. I, p. 180–181.

¹⁰² *Idem*, p. 393–394.

¹⁰³ M. Todorova, *op. cit.*, p. 34.

choses. D'abord, Bellanger ne se plaint ni s'élève nulle part contre le processus industriel – au contraire, il déplore la faible industrialisation de la Moldo-Valachie. Cela nous fait songer que, par symétrie, ni l'image ou la convoitise de l'Orient ne sont pas très prononcées chez lui. Deuxièmement, on dispose de très peu d'informations sur sa vie privée pour comprendre s'il était tellement sujet aux interdictions ; on soupçonne que, hormis les embarras matériels, il n'y en avait pas ou il n'y avait que très peu. Cela se constitue dans un deuxième argument pour lequel nous pensons que son désir de construire un imaginaire de l'Orient était assez faible ou incohérent, ou que nous disposons de très peu d'informations qui nous autorisent à sentir certaines subtilités de cet imaginaire qui auraient affaire à son propre vécu.

Ainsi, plutôt qu'une image cohérente, l'Orient de ce jeune écrivain français tient plutôt du niveau des rêveries et si « le monde [...] commence là où nous ne pouvons pas être, même en imagination »¹⁰⁴ – pour paraphraser l'expression d'H. Bianciotti –, c'est de même que l'Orient de Bellanger commence là où finit son voyage et commencent ses rêveries.

Bibliographie

- AFFERGAN, Francis, *Exotisme et altérité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1987.
- BARDY, Gilles, *Antoine-Louis de Grammont, un Français agent russe dans les Principautés roumaines au XIX^e siècle*, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 2005.
- BELLANGER, Stanislas, « Le passage des monts Krappacks », in *Le Siècle*, an 5, nos. 50–52, Paris, 20–22 févr. 1840.
- , « Le passage des monts Krappacks », in *Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts*, t. XXXIII-XXXIV, Saint-Petersbourg, Chez F. Bellizard et C^{ie}, mars-juin 1840, p. 638–654 et 1–14.
- , « Voyage sur le Danube. De Belgrade à Galatz », in *Le Commerce*, nos. 241/1840, 270/1840, 298/1840, 320/1840, 1/1841, Paris, 28 août 1840 – 1 janv. 1841.
- , « Voyage sur la Mer Noire. De Galatz à Gounièh », in *Le Temps*, nos. 4030, 4093, 4099, 4123, Paris, 26 déc. 1840 – 9 févr. 1841.
- , *Trois ans de promenades en Europe et en Asie*, 2 tomes, Paris, Arthus Bertrand, 1842.

¹⁰⁴ Hector Bianciotti, *Sans la miséricorde du Christ*, Paris, Gallimard, 1985, p. 40.

- , « Voyage dans les Karpathes. Le saut du loup », in *L'Écho français*, Paris, an XVII, 18 sept. 1845, p. 1–3.
- , *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, 2 tomes, Paris, Librairie française et étrangère, 1846.
- BERCHET, Jean-Claude, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Bouquins/Robert Laffont, 1985.
- CANNONE, Belinda, « Au spectacle du monde », in *Récits de spectateurs : raconter le spectacle, modéliser l'expérience, XVII^e-XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018, p. 51–64.
- CIORANESCO, Georges, *La mission de Stanislas Bellanger dans l'Empire ottoman*, Salonic, Institute for Balkan Studies, 1981.
- DIACONIUC, Nicu, « Une femme de diplomate : Les Pays Roumains vus par Christine Reinhard, en 1806 », in *Limbă și cultură. Actele Sesiunii anuale de comunicări științifice a studenților, masteranzilor și doctoranzilor*, no. 1, [en ligne], éd. Mihaela Zamfirescu, Bucarest, Éd. de l'Université de Bucarest, 2020, p. 237–249.
- « Du stéréotype à l'interculturalité dans *Trois ans de promenades en Europe et en Asie* (1842) et *Le Kéroutza* (1846) de Stanislas Bellanger », in Moussa, Sarga ; Pârlea, Vanezia (dir.), *Le voyage dans les Balkans. L'invention d'un espace de la frontière (XIX^e-XXI^e siècles)*, Grenoble, UGA Éditions, 2024, p. 41–60.
- ELIADE, Pompiliu, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, Éd. Ernest Leroux, 1898.
- GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.
- GUSDORF, Georges, *L'homme romantique*, Paris, Payot, 1984.
- IORGA, Nicolae, *Istoria românilor prin călători [L'histoire des Roumains à travers les voyageurs]*, 3 tomes, Bucarest, Ed. Casei Școalelor, 1928–1929.
- LAURENS, Henry, « L'orientalisme français : un parcours historique », in Youssef Courbage, Manfred Kropp (dir.), *Penser l'Orient*, Beyrouth, Presses de l'IFPO, 2004.
- LE SCANFF, Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.
- LOTI, Pierre, « *Suprêmes visions d'Orient* », in *Voyages*, Paris, Calmann Lévy, 1923.
- MOUSSA, Sarga, *La relation orientale, Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811–1861)*, Paris, Klincksieck, 1995.
- PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- REINHARD, Christine, *Une femme de diplomate. Lettres de Madame Reinhard à sa mère, 1798–1815*, éd. Marie Maximilienne Antoinette Louise Reinhard, Paris, Alphonse Picard et fils, 1900.
- RICHARD, Martin ; HAROLD, Koda, *Orientalism : Visions of the East in Western*

- Dress*, New York, Metropolitan Museum of Arts, 1994.
- SAÏD, Edward W., *Orientalism*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 2005.
- SÉGUR, Louis-Philippe de, « Mémoires, souvenirs et anecdotes », in *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le 18^e siècle*, vol. XIX, éd. M. F. Barrière, Paris, Firmin Didot Frères, 1859.
- TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.
- TODOROVA, Maria, *Imaginaire des Balkans*, trad. Rachel Bouyssou, Paris, Éd. de l'EHSS, 2011.
- TOMA, Dolores, *Pierre Loti. Le voyage, entre la féerie et le néant*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- URECHIA, Nestor, *Drumul Braşovului*, Bucarest, Institut. de Arte Grafice Carol Göbl, 1913.
- VAILLANT, Jean-Alexandre, *La Roumanie, ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sur le nom de Romains*, 3 tomes, Paris, Arthus Bertrand, 1844.
- VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage 1780–1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- WOLFF, Larry, *Inventarea Europei de Est. Harta civilizaţiei în Epoca Luminilor*, trad. B. Rizzoli, Bucarest, Humanitas, 2000 [1994].